

Le baptême de Jésus

Luc 3.1-22

La loi, établie et donnée par Dieu au peuple d'Israël par Moïse au Mont Sinaï, était toujours en vigueur au temps de Jean-Baptiste. Dans cette loi, Dieu avait notamment établi que pour que les Juifs soient pardonnés pour leurs péchés et puissent en être purifiés, ils devaient offrir divers sacrifices. Et le sacrifice le plus marquant consistait, pour le souverain sacrificateur, à entrer une fois par an dans le lieu très saint, pour y porter du sang des animaux sacrifiés, pour lui-même et les péchés du peuple, afin d'obtenir le pardon de la part de Dieu (Hébreux 9).

Véritable mode d'emploi, la loi agissait surtout sur les comportements des Israélites et sur leurs actes. C'est le cas par exemple des dix commandements qui concernent des actes : « Ne pas voler, ne pas tuer », etc. Les sacrifices avaient pour but de purifier les Israélites au niveau de leurs actes et de leurs comportements. Nous savons que la loi avait ainsi pour but de montrer au Juif qu'il ne pouvait jamais s'en sortir, qu'il ne pourrait jamais arriver à être pur au niveau de ses actes. Le Juif devait ainsi être poussé à aller plus loin et à aller, au-delà de la loi, rechercher par la foi la grâce de Dieu. Mais peu de Juifs comprirent cette réalité.

Or, pourquoi Jean-Baptiste a-t-il été appelé par Dieu à pratiquer le baptême de repentance qui s'inspire des bains rituels juifs de l'époque mais qui n'avait jamais été pratiqué en tant que tel par le passé chez les Juifs ? En fait, quand on observe ce chapitre, on peut d'abord se rendre compte qu'il n'y a pas de changements véritables entre les sacrifices pour la purification des péchés et le baptême de Jean. Ce baptême agissait toujours au niveau des actes. Il s'agissait pour les Juifs de se repentir de leurs actes « pour produire des actes dignes de leur repentance », selon l'expression de Jean-Baptiste. Dieu aurait très bien pu instituer, de ce fait, Jean-Baptiste comme souverain sacrificateur ou comme prêtre au Temple à Jérusalem pour amener les gens de l'époque à un tel projet. Alors pourquoi Dieu a-t-il choisi de donner ce ministère-là à Jean-Baptiste ?

En fait, ce ministère prend tout son sens car il ne se situe pas n'importe où et pas n'importe quand dans le temps. C'est au cours d'une séance de baptême de Jean que Jésus va se faire baptiser. Or, le baptême de Jean symbolisait de façon simplifiée le fonctionnement de l'Ancienne Alliance. Et, en se faisant baptiser par Jean, Jésus allait démarrer cette phase de transition qui allait durer le temps de son ministère terrestre entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle Alliance. Il allait ainsi non pas annuler la loi mais lui donner une nouvelle dimension et éclairer son but véritable.

Jusqu'ici, les Juifs étaient confrontés, avec la loi, à leur incapacité à changer. Ils avaient beau faire tous les sacrifices qu'ils voulaient, prendre toutes les bonnes résolutions qu'ils voulaient, ils finissaient toujours par pécher et par devoir retourner effectuer ce sacrifice. La vie cyclique régressive du peuple d'Israël racontée dans l'Ancien Testament témoigne de cette réalité. Si quelques-uns comme David, par exemple, comprirent que Dieu avait mis en place ce fonctionnement pour que les Juifs se posent les bonnes questions et aillent plus loin dans leur recherche de salut, beaucoup ont renoncé, écrasés par la mécanique de cette loi qui semblait implacable, bien trop exigeante pour eux. Du coup, avant l'exil à Babylone, ils se tournèrent vers

les idoles, se fabriquant des dieux qui ne seraient pas trop exigeants avec eux (quoique...) et qui leur laisseraient un peu faire ce qu'ils voudraient. Jusqu'à même aller à l'idolâtrie complète en faisant croire que c'était telle idole qui leur avait demandé de faire telle chose, se servant ainsi de ces statuettes pour justifier leurs péchés. Puis, dans un deuxième temps, après le retour de l'exil, ils avaient changé d'idolâtrie pour passer du culte des idoles au culte des richesses et du pouvoir dans un formalisme religieux étouffant. C'est ce formalisme religieux qui avait encore cours au temps de Jean-Baptiste et qui n'avait pas en réalité amélioré la relation d'Israël avec Dieu.

Or, nous qui sommes chrétiens savons très bien et réalisons, oh combien !, que sans un changement de notre nature de pécheur, il est vain et inutile d'essayer d'être pur et d'être sauvé au niveau de nos actes. Ce n'est qu'avec un changement de notre nature, de notre identité, de ce qu'il y a au plus profond de nous, que ce changement pourra ensuite rejaillir sur notre comportement et nos actes quotidiens. Ce n'est pas pour rien que tous les héros de la foi dans l'Ancien Testament sont d'abord passés par un changement d'identité avant de devenir ceux qu'ils ont été chacun. Nous pouvons penser à Abraham dont Dieu a changé le nom, élément très important dans la construction d'une identité. Et nous pouvons penser à bien d'autres...

La loi ne pouvait donc qu'amener un Juif à tomber dans un certain légalisme et un certain moralisme, bons en eux-mêmes, car porteurs de valeurs et de normes saines, mais ne pouvant déboucher sur la vie de Dieu. En fait, la loi confrontait l'homme avec le problème de la chair sans l'Esprit. Autrement dit au problème du MOI. Ce MOI était :

- soit externe en se projetant sur des idoles de pierre et de bois : l'idolâtrie,
- soit interne en prenant le pouvoir sur Dieu, les hommes, les choses : le formalisme religieux.

Jean-Baptiste va d'abord renvoyer les Juifs à leur propre incohérence. Il va leur rappeler que se repentir, ce n'est pas un simple bain rituel de lavage et de purification comme on les faisait à l'époque. Beaucoup de gens venaient pour se faire baptiser. Beaucoup devaient être curieux et, parmi eux, certains ont dû venir sans chercher Dieu dans tout ça mais plutôt pour découvrir quel genre de nouveau rite on avait inventé. Peut-être qu'il possédait des vertus innovatrices à utiliser ? Mais Jean-Baptiste va bien rappeler à tous ces Juifs que se faire baptiser du baptême de repentance, ce n'était pas qu'un rite de plus ou simplement des mots. Il fallait aussi que cette repentance s'enracine dans une volonté de changer. Il est facile de parler mais plus difficile d'appliquer ce qu'on dit. Et dès le départ de l'aventure avec Dieu, les Juifs ont été confrontés à leur incohérence puisqu'ils dirent au mont Sinaï : « Nous ferons tout ce que Dieu nous dira » et, très vite, la suite du récit nous montre que leurs paroles n'étaient pas en rapport avec leurs actes.

Cette hypocrisie des Juifs permet de comprendre pourquoi Jean-Baptiste s'en prend non à l'idolâtrie qui a disparu mais à une incohérence. Au temps des idoles d'Israël, avant l'exil à Babylone, non seulement les actes étaient mauvais. Mais la théorie, la théologie l'était aussi. Au temps de Jean-Baptiste, la théorie, la théologie était redevenue globalement correcte. Mais les actes ne suivaient pas. C'est ce que dénonce Jean-Baptiste. Mais les Juifs ne sont pas seuls en cause. La plupart des églises évangéliques actuelles connaissent ce même problème, refusant l'idolâtrie de la religion catholique mais se complaisant dans une religiosité faite de doctrines plus ou moins formelles, ne servant qu'à maintenir Dieu à distance de sa vie person-

nelle.

Mais Jean-Baptiste ne se contente pas de dénoncer seulement l'hypocrisie des Juifs qui viennent le voir. Il a aussi conscience que le cœur humain est aussi pécheur, mauvais au plus profond. Demander à quelqu'un d'user de sa propre volonté pour changer, être meilleur, ne conduit pas sur le chemin de la vie éternelle et de la sanctification. C'est encore essayer sans Dieu. Autant demander à un lion de ne plus manger d'animaux. Le lion aura beau faire tous les efforts qu'il veut, à la fin, il finira toujours par craquer et manger un animal car c'est dans sa nature, ses gènes. Jean-Baptiste a donc aussi compris qu'il fallait que quelque chose de nouveau se passe et se mette en place pour que tout ceci cesse. Et il a compris que cette casure allait être opérée par celui qui allait le suivre. Et il va d'ailleurs le dire aux Juifs. Celui qui le suivrait les baptiserait du Saint-Esprit.

Baptiser du Saint-Esprit, c'est un acte que Dieu seul peut faire et qui provoque un changement au plus profond de l'homme et avant tout dans son identité. Cela signifie « immerger » dans l'Esprit, en opposition à l'immersion dans l'eau qu'il pratiquait. D'après les paroles de Jean, il apparaît clairement qu'il ne s'agit pas d'une « puissance en plus », d'une simple option de salut mais d'une condition vitale et essentielle comme la 1^{ère} épître aux Corinthiens le dira clairement. Et puis voilà que Jésus vient pour se faire baptiser. On s'est beaucoup demandé pourquoi Jésus a choisi de passer par le baptême. Une explication réside dans ce fait à mon avis. Lorsqu'il est baptisé, le Saint-Esprit descend sur Lui et une voix, celle de Dieu le Père se fait entendre pour la première fois dans l'évangile pour lui dire : « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » Ce n'est pas la seule fois que le Père rendra témoignage de son Fils dans l'évangile. Mais Luc ici, comme Mathieu, laisse le lecteur avec cette déclaration qui a dû surprendre, oh combien !, les spectateurs de la scène. Dans d'autres passages de l'évangile, il nous est parlé des réactions des spectateurs. Mais pas ici. Et si les évangélistes ont agi ainsi, c'est qu'ils voulaient marquer le coup et que nous concentrons nos pensées sur ces mots du Père à son Fils plutôt que sur les réactions des gens. Ces mots sont révolutionnaires pour les auditeurs de l'époque. Le Père aurait pu dire à son Fils : « Tu as agi jusqu'ici d'une manière qui m'est agréable. Va et continue de faire de même. » Mais non, le discours du Père à son Fils s'oriente sur l'identité de ce Fils. Il la reconnaît devant tous. Et il le fait à un moment central : après 30 ans de vie parfaite et avant les 3 ans et demi de son ministère public. Pour une fois, un rite en Israël ne se centrait plus sur les actes. Mais sur l'identité. Jésus, par ce baptême, ouvrait la voie à une nouvelle ère aux Juifs et à l'humanité. Jusqu'ici, le plan de Dieu insistait beaucoup sur les actes et Dieu était surtout vu comme un Dieu légaliste, saint, etc. et son amour était mis au second plan. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que nous voyons Dieu dans l'Ancien Testament ? Mais ça n'est pas parce que nous voyons peut-être Dieu comme ça qu'il était réellement ainsi dans l'Ancien Testament. Il a toujours été et restera toujours ce Dieu qui combine dans un équilibre parfait sainteté, amour et justice. Et là, Dieu rétablit cet équilibre, que le regard des hommes avait modifié, et redonne à son rôle de Père tout l'affect, toute la dimension d'amour et de grâce, qui n'apparaît que de façon parsemée, à notre goût, dans l'Ancien Testament.

Jésus allait commencer son ministère et la vie de Dieu allait pouvoir se transmettre par un homme presque semblable aux autres hommes. Et le Jourdain est ici tout symbolique. Jean-Baptiste aurait pu baptiser n'importe où ailleurs. Mais il le fait au Jourdain. Or, le Jourdain est

bien le symbole du passage de la mort à la vie. On pense aux Juifs qui franchirent le Jourdain pour rentrer prendre possession de la terre de Canaan. C'était comme le passage de la mort à la vie pour eux. Cela ressemblait tellement à leur traversée une génération avant de la Mer Rouge. Déjà, le Jourdain se révéla être à ce moment-là, un lieu où l'alliance entre Dieu et son peuple se confirmait. Venant du désert, symbole parfait de la mort, de l'absence de vie, où étaient morte toute une génération à part deux hommes, les Juifs traversaient ce fleuve pour entrer en possession d'un pays d'où coulent le lait et le miel, autrement dit d'où coule la vie. Et ce changement radical dans le cheminement d'Israël va être symbolisé et gravé par ces 12 pierres, représentant chacune une tribu d'Israël, laissées dans le fleuve.

Et puis, dans sa situation géographique, le Jourdain suffit à illustrer cette réalité. Coin de verdure, de vie, au milieu du désert, symbole de mort.. Cela me fait penser qu'au milieu de l'aridité de mort qui entourait l'homme de toutes parts, Jésus-Christ est venu comme l'eau apportant la vie de Dieu, lui qui est lui-même le chemin, la vérité et la vie.

Et nous, en quoi sommes nous concernés par tout ceci ? Nous savons que la conversion passe par deux phases simultanées : la repentance et la foi. La repentance quant à ce que j'étais et ce que j'ai fait. Et la foi en ce Dieu fidèle, en ce Dieu qui veut me gracier et en qui je veux désormais me confier et m'abandonner. Et j'aime bien dire que la conversion est le point de départ de tout un processus qui ne s'arrêtera jamais sur cette terre et on peut dire dans un sens que la conversion dure toute la vie. Or, nous sommes ici face à un équilibre à gérer. Si j'ai compris qu'il faut que je me repente mais que je n'ai pas une démarche de foi, alors je vais tomber dans un certain légalisme, comme les Juifs autrefois. Si je cherche à marcher seulement par la foi, je vais finir par spiritualiser ma vie, autrement dit à avoir une vie mystique. Me « repentir », ce n'est pas seulement demander pardon à Dieu pour quelque chose. Ce n'est pas seulement accepter Jésus-Christ comme Sauveur. Mais si je suis cohérent jusqu'au bout, c'est aussi associer à ma repentance ma foi. C'est aussi accepter Jésus-Christ comme Seigneur de et dans ma vie désormais. Cette réalité se manifeste de façon particulière au baptême mais aussi tout le reste de la vie. Demander pardon, c'est bien mais me « repentir », c'est plus... C'est faire suivre mon regret par ma foi en Dieu en cherchant à me confier en lui pour qu'il me change, voilà l'équilibre à trouver. Tant que je ne fais qu'exprimer mon regret, je ne vais pas jusqu'au bout de ma démarche et c'est toujours MOI finalement qui vais essayer de changer pour m'en sortir tout seul.

En même temps, n'avoir qu'une démarche de foi va me pousser à avoir une vie mystique, où je vais laisser Dieu faire les choses qu'il a placées sous ma responsabilité. Je vais tout spiritualiser. Par exemple, il est absurde de prier : « Seigneur, donne-moi de t'obéir. » Car si je désobéis, ce n'est pas ma faute mais celle de Dieu qui m'a rendu incapable d'être obéissant. Et puis, je vais aussi chercher de toutes parts des signes qui me montrent la direction que Dieu veut que je suive.

Ainsi, dans la première démarche, c'est moi qui suis responsable de tout et la culpabilité et le légalisme sont au centre de ma vie. Avec le mysticisme, je rejette toute responsabilité de ma part. C'est Dieu qui est à l'origine de tout. Donc, c'est aussi lui qui est responsable de ce qui m'arrive. Les bonnes choses, alors là tout va bien. Mais aussi les mauvaises choses et alors là, il est seul responsable, seul coupable. « Ah, si tu m'avais montré tel ou tel signe, j'aurais évité

de faire telle ou telle chose ». « Seigneur, je t'avais demandé tel signe et tu me l'as donné et moi, j'ai foncé et voilà maintenant où j'en suis. Tout ceci, c'est ta faute. Alors c'est à toi de venir me secourir maintenant. ».

Dans ces deux démarches, on croit mettre Dieu au centre dans notre vie mais en réalité il n'y est pas du tout parce qu'il occupe la place que nous voulons bien lui concéder. Ce n'est que dans cet équilibre difficile à trouver, qui demande un effort constant, comme suivre le chemin étroit demande un effort constant, que je vais pouvoir trouver la vie de Dieu et que Dieu pourra être réellement au centre. Conscient de mes responsabilités, j'assume tout en m'abandonnant en Dieu, en me confiant en Lui.

Et puis, le baptême de Jésus, quel exemple pour moi ! En effet, je peux m'identifier dans cette scène à Jésus dans une certaine mesure. Avant de me convertir, j'étais pécheur. Ma vie était faite de ténèbres. Peut-être ai-je été comme ces Juifs qui essayaient de toujours corriger leurs actes sans jamais parvenir à changer le fond. Peut-être ai-je essayé d'être toujours meilleur mais sans jamais y arriver, recherchant la reconnaissance et l'amour des autres mais ayant ce vague sentiment de n'être jamais complètement reconnu et aimé, ayant comme un grand vide au fond de moi. Et puis peu à peu, je prends conscience de ces choses et voilà qu'on commence à me parler de Dieu et ce vide au fond de moi commence à être comblé peu à peu. Et je me convertis et me voilà à mon baptême et là, c'est comme si ces mots du Père au Fils résonnaient et s'appliquaient à moi : « Tu es mon fils bien-aimé. » Première chose, je suis désormais fils de mon Père. Je sais qui je suis et je sais qu'il y a au moins quelqu'un qui me reconnaît. Pour une fois, je ne suis plus défini par mon statut, par mon travail ou par mes actions mais par ma nature, celle de fils, d'enfant de Dieu. Et puis, j'apprends que je suis bien-aimé de Dieu. Moi qui avais peut-être cette impression avant de ne pas être aimé, je sais maintenant qu'il y a au moins quelqu'un qui m'aime et ce n'est pas n'importe qui, c'est mon Père céleste.

La comparaison et l'application de cette phrase à ma vie s'arrête là car l'expression « en qui j'ai mis toute mon affection » ou « tout mon plaisir » comme disent certaines versions ne s'appliquent qu'à Jésus. En effet, Dieu peut-il dire qu'il trouve en moi tout son plaisir ? Pas dans mon cas en tout cas. Oui, je suis « aimé » de Dieu avant la fondation du monde. Mais cette expression atteste qu'un tel amour ne dépendait donc pas de moi puisqu'il me préexistait. Or au baptême de Jésus, le Père exprime autre chose : son appréciation infinie de ces 30 années de silence où un Homme parfait a été vu comme vivant sur cette planète opaque comme « la vraie lumière qui éclaire tout homme ». Ainsi, étant des repentants pour nos nombreux péchés, nous nous arrêterons à « tu es mon fils bien-aimé ». Tandis que le Fils bien-aimé parfait, saint, différent, l'agneau de Dieu, voit se poser sur lui la Colombe pour la première fois dans l'histoire du monde.

Lecture de 1 Jean 4.7-20.

Lorsque ces mots de mon Père céleste résonnent à mes oreilles : « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection », je réalise que Dieu m'a aimé le premier. En fait, il m'a aimé de toute éternité. Il m'a aimé à un tel point qu'il a envoyé Jésus-Christ, son propre Fils comme Sauveur du monde, pour qu'il meure pour moi à la croix afin que je puisse vivre en nouveauté de vie, telle la vie du Jourdain jaillissant au milieu du désert.

C'est alors que nous pouvons être réellement cohérents jusqu'au bout. Jean-Baptiste reprochait aux Juifs de ne pas produire des actes dignes de leur repentance. Mais si un Juif n'avait pas été transformé au plus profond de lui-même par Dieu, s'il n'avait pas entendu cette voix de Dieu, cette déclaration d'amour qui bouleverse un homme en entier, alors, il ne pouvait que ressortir de là et retomber dans ses travers habituels. Mais, si j'ai reçu cette déclaration d'amour de Dieu, si je peux désormais vivre ce fait d'être aimé par mon Père céleste, alors, je vais pouvoir produire des fruits dignes de repentance. Ma transformation intérieure va rejaillir sur mon comportement. Transformé à la fois par l'amour de mon Père céleste pour moi et par cet amour tout nouveau que je lui porte également, je vais pouvoir transmettre à mon tour de façon pratique cet amour aux autres autour de moi.

Copyright © 2005 Dominique Braesch